

DU YOKNAPATAWPHA AU MARE NOSTRUM : ITINÉRAIRE D’UN AMÉRICANISTE

*Tout le monde dit sans savoir ce qu’il répète, que
le compas indiquant le nord, permet de s’orienter.
Et si je décidais, aquitain, californien, habitant du
Sud-Ouest, de m’occidenter par le Sud ?*

(M. Serres, *Le Tiers-Instruit*)

ALORS QU’UN chercheur en activité s’impose de ne jamais détourner le regard de cet objectif lointain et apparemment inaccessible qu’est la réalisation de son projet, on nous invite aujourd’hui à braver l’interdit et à nous retourner sur le chemin parcouru. On sait pourtant ce qu’il en coûte de regarder en arrière, mais c’est moins le précédent redoutable d’Orphée ou de la femme de Lot qui nous vient à l’esprit qu’une observation de R. Barthes : « ce qui est donné à qui se relit, ce n’est pas un sens, mais une infidélité, ou plutôt : le sens d’une infidélité » (*Essais I*, 10).

Parler d’infidélité, c’est reconnaître, malgré qu’on en ait, qu’entre l’intention et l’acte, le projet et sa réalisation, la différence est parfois grande ; c’est aussi accorder aux précieux auxiliaires de la recherche que sont le hasard et la bonne fortune la place qui leur revient de droit. Autant dire qu’il est possible d’appliquer au parcours d’un chercheur la définition hégélienne du savoir : « c’est un chemin qui se construit lui-même ». Nous évoquerons donc les trois temps forts – appelons-les avoïement, fourvoïement, ravoïement¹ – d’un itinéraire qui a débuté il y a une trentaine d’années sous l’invocation de la Nouvelle Critique et l’égide de trois puissances tutélaires : Michel Gresset, Claude Richard et André Bleikasten ; pour un novice

1. Nous entendons “avoïement” au sens de mise en route bien que le sens propre du verbe “avoyer” soit, en vieux français, celui de “mettre sur la bonne voie pour éviter qu’on ne prenne la mauvaise” ; se “fourvoyer”, c’est se tromper de voie, ne pas prendre la bonne voie et “ravoyer”, c’est remettre sur la voie ceux qui se sont dévoyés ou fourvoyés.

sur le point de s'avoyer en terre foraine, en Faulknerie, on a vu pire parrainage.

L'objectif initial plutôt ambitieux de nos premiers travaux consistait à cerner la nature de la littérature sudiste et ce, à partir de l'analyse de l'œuvre exemplaire de Shelby Foote et de quelques incursions dans celle d'autres romanciers (Shirley Ann Grau, Eudora Welty, Truman Capote, Flannery O'Connor et le quatuor des William – Goyen, Humphrey, Styron et bien sûr Faulkner « unique possesseur et propriétaire » du Comté du Yoknapatawpha). C'est, en effet, le secret espoir de tout spécialiste du Sud des États-Unis et de sa littérature d'énoncer à leur sujet, fort controversé, quelque jugement définitif qui résumerait dans une formule les traits essentiels de cette région et de la littérature qu'elle a vue naître. Donc, avec la foi inébranlable du novice, nous nous sommes attaqué à ce qui faisait la spécificité de la littérature sudiste, en un mot, qui fleure bon les années 70 : la sudité (concept reprenant celui de *Southernhood* ou *Southernness* forgé par les Sudistes eux-mêmes). La Nouvelle Critique, et surtout R. Barthes étaient passés par là : italianité, littérarité, textualité, etc., en ce temps-là, les hypostases en "ité" allaient bon train. Poussé par le « démon de la théorie » (A. Compagnon), nous primes en marche le train de la Nouvelle Critique ; nous en sommes depuis descendu, et revenu, mais nous ne regrettons pas ce voyage éminemment formateur.

Ainsi, c'est l'attrait exercé par le Sud et sa littérature qui nous a poussé dans la voie de la recherche, et parce que nous avons volontairement différé toute confrontation avec la réalité – la section des États-Unis qui lui correspond –, le Sud n'est longtemps resté pour nous qu'un toponyme fabuleux autour duquel s'élaboraient d'admirables fictions. Notre domaine de recherche fut ainsi non pas le Sud réel, mais celui qui n'accède à l'être que par la grâce ou la vertu de la lettre et se déploie dans les textes. L'étude d'un tel Sud relevait non de la topographie mais de la topique : la théorie des lieux dans le langage. D'où l'hypothèse, consubstantielle à la thèse en gestation, selon laquelle le Sud géographique et historique est doublé d'un Sud fictionnel et mythique ayant pour référent non pas la réalité, sinon de manière épisodique, mais l'ensemble des textes qui se rassemblent et se recourent sous le nom de littérature sudiste. Cet avatar romanesque fut baptisé "Sud diégétique" par référence à l'univers spatio-temporel

désigné par le récit et défini comme “*topos*”, c’est-à-dire un lieu du langage, mais aussi un lieu dans le langage, un espace-texte tributaire des lois de l’Imaginaire et de l’Écriture qui l’instaurent. Ce Sud diégétique ne serait finalement rien d’autre que le système de sédimentation des discours qui ont été tenus sur lui, une sorte d’univers bibliomental. La littérature sudiste, tout entière soumise à la logique du « déjà-écrit, déjà-lu, déjà-fait » (Barthes, *S/Z* 207), est au fond « sus-dite », car elle renvoie à un au-delà – un ailleurs ou un antécédent – formé de tous les récits tissés autour d’un « lieu-dit », et indéfiniment mis en circulation par le jeu de l’intertextualité.

Voilà donc, sommairement résumé, l’objectif de cette première enquête : il s’agissait d’explorer un nom et un espace-texte – le Sud –, puis de poursuivre une chimère – “la sudité” – afin d’accéder à la connaissance et – pourquoi pas ? – à la jouissance d’un Sud imaginaire (et d’un imaginaire sudiste), qualifié de diégétique parce qu’il se tient dans le langage et n’existe que par l’écriture : d’où l’axiome fondamental qui a orienté la perspective et la méthode adoptées :

Le texte se lit dans l’espace de la textualité, c’est-à-dire hors de la réalité (la littérature n’est pas le réel), hors de la causalité (la fiction n’a pas d’autre source que le geste de feindre ou de reprendre des fictions toujours préexistantes), hors de la légalité (un écrit n’a pas un seul sens et l’intention de l’écrivain ne jouit d’aucun privilège).

(Bellemin-Noël 95)

On ne saurait plus clairement affirmer que la cohérence d’une œuvre se mesure davantage à l’aune de la Lettre et de l’Imaginaire qu’à celle de la Réalité. Dans le cas de l’œuvre de S. Foote, s’esquisse un motif spécifiquement sudiste combinant outre les quatre dominantes évoquées par l’auteur (le fleuve Mississippi, la forêt originelle, la guerre de Sécession et le racisme) des éléments caractéristiques au nombre desquels figurent l’espace et le temps, la mémoire, la violence, l’érotisme, la transgression, l’histoire et le mythe, l’ensemble étant orienté par une évidente préoccupation d’ordre éthique et même téléologique. Certes, ces composantes se retrouvent dans la littérature américaine en général, mais c’est dans leur combinaison, leur entrelacs que se noue un certain particularisme culturel et littéraire, source d’une

évasive Sudité qui, nous le savons aujourd'hui, nous l'ignorions alors, se laisse mieux pressentir dans ses effets que définir dans son essence.

Finalement en quoi consiste le Sud qui « in-siste » dans le Texte ? Toute enquête sur la *Sudité*, c'est-à-dire la spécificité du Sud qui se donne à lire dans la fiction, fera état, entre autres caractéristiques, de thèmes, de mythes, d'une philosophie de l'histoire voire d'une métaphysique propres. Ces critères ne sont pas dénués de pertinence, mais quelle que soit la nature ou l'origine des éléments qu'un écrivain intègre dans son œuvre, la matière de celle-ci n'en est pas moins une langue et une écriture, aussi, fort de cette conviction, avons-nous essayé d'esquisser une petite rhétorique sudiste. Nous aurions aimé en trouver la ou les figure(s) clé(s), à la manière d'un R. Jakobson, qui a caractérisé le texte romantique ou symbolique par la prédominance de la métaphore, et le texte réaliste, par la primauté de la métonymie (Jakobson 62). L'entreprise relevait clairement de la gageure. Nous avons pourtant cru un instant trouver une de ces figures typiques dans l'*hypotypose*, entendue non au sens restreint de la rhétorique classique comme procédé « qui peint les choses d'une manière si vive et si énergique, qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux, et fait d'un récit ou d'une description, une image, un tableau, ou même une scène vivante » (Fontanier 390) mais au sens large que lui donne G. Durand dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* : figure de rhétorique qui « présentifie » les faits passés, l'hypotypose traduirait « en syntaxe le pouvoir fantastique de la mémoire » (490) et le désir de vaincre la temporalité.

Si cette entreprise trop ambitieuse s'est soldée par un fourvoiement, nous avons pu, en revanche, démontrer que l'Écriture, dans le cas de l'œuvre étudiée, se singularisait par un rapport essentiel à la Voix, à l'Oralité et à un mode de vision métaphorique, source d'analogies, de correspondances et de récurrences. La littérature sudiste, qui s'enracine dans la tradition orale du conte et de la rhétorique, est le produit d'une Écriture sous-tendue de discours et le lieu d'une intense « reconquête des œuvres par la parole » (Blanchot 321). Les domaines hantés du Sud romanesque sont peuplés de fantômes verbeux, et la fiction sudiste, chambre d'écho de la rumeur du passé, redonne voix à ceux que l'histoire officielle a réduits au silence : le Rebelle, le Noir et la Femme.

Dans l'œuvre romanesque de S. Foote, c'est la Voix qui interpelle le Sujet et conditionne son accès à l'Écriture, et cette vocation, au sens originel du terme, démontre que « l'extériorité vocale » est le stimulant et la condition d'émergence de son opposé scripturaire, qui doit en recueillir et en préserver l'écho. Cette captation imaginaire du Sujet par une instance verbale anonyme et diffuse (la Voix de la Légende) symbolise la situation de l'écrivain sudiste, lui-même interpellé par le halo de légende entourant le Sud fabuleux qu'il prend pour modèle et veut éterniser dans ses écrits. L'emprise de la Voix sur l'Écriture confronte ainsi le lecteur au paradoxe essentiel (qu'une grande partie de la littérature sudiste semble affirmer contre l'évidence même de son être, c'est-à-dire contre la matérialité de la Lettre qui lui donne corps) que « c'est la parole, éphémère qui est indélébile, non l'écriture, monumentale » (Barthes *EC IV* 346) et que la Voix, substance fluide et menacée, est le principe vital qui anime les fictions du Sud.

On le voit, la saisie partielle du Sud diégétique est possible si on procède par coupes transversales mais la reconstitution de l'objet total ne semble pas pouvoir s'obtenir par l'addition de ces multiples facettes. Cependant, même si elle s'est traduite par un échec relatif, cette tentative, somme toute nécessaire, a eu pour mérite de favoriser la prise de conscience que le Sud et sa littérature évoluent et ne se laissent guère enfermer dans quelque définition que ce soit.

Moment décisif dans ce parcours : la rencontre avec plusieurs romanciers sudistes contemporains (Elizabeth Spencer, Madison Smart Bell, Robert Olen Butler, Mark Richard, G. D. Gearino, etc.) qui ne se reconnaissent guère ou pas du tout dans les problématiques, les approches et les a priori des spécialistes français de littérature sudiste. Confrontation qui n'a fait que confirmer ce que nous commençons à soupçonner, à savoir que la culture où une certaine littérature sudiste avait jusqu'alors plongé ses racines était sinon défunte du moins moribonde. Le Sud change, s'aligne sur le reste du pays dans tous les domaines et, en s'américanisant, voit s'estomper ou disparaître les signes distinctifs de sa différence. Phénomène accru et accéléré par la perméabilité du Sud au changement (par exemple aux influences hispaniques) et la plasticité de sa littérature qui s'ouvre à des horizons insoupçonnés : le Mississippi de W. Faulkner – comme en témoigne

Light in August – est traversé de références à la Grèce antique, si éloignée dans le temps, et la Louisiane de Robert Olen Butler dans *A Good Scent From A Strange Mountain* se confond parfois avec le Vietnam, si éloigné dans l'espace. Alors, que reste-t-il du Sud d'antan ? Essentiellement un décor, des accessoires, une série de rôles et de poses, c'est-à-dire les principaux éléments d'une mise en scène, d'un tableau en trompe-l'œil dont la facticité est de plus en plus évidente. D'ailleurs, la disparition de l'ordre ancien sous l'assaut du progrès et de la modernité a fourni à la littérature sudiste contemporaine l'un de ses thèmes les plus rebattus, et l'on a pu, à juste titre, soutenir que la fiction sudiste « a conservé son autonomie en faisant son sujet de la perte même de son sujet » (L. Simpson)². L'écrivain sudiste ne peut plus, littéralement ou métaphoriquement, revenir au pays natal (*home*), car ce lieu n'existe plus que dans ses souvenirs ou dans les œuvres nées de son imagination. Le Sud est bien devenu un de ces « pays lointains » où l'on n'accède plus que par les voies du langage, de l'écriture et de l'imaginaire.

Entre-temps³, la prise de conscience des multiples épiphanies méditerranéennes se manifestant dans littérature américaine (rappelons qu'au moins vingt-cinq auteurs au XIX^e siècle et plus du double au

2. Cité dans M. Chénétier. *Au-delà du soupçon : la Nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours* (Paris : Le Seuil, 1989) 371.

3. Ellipse commode, imposée par les contraintes d'espace, mais fallacieuse ; en réalité, cet intervalle fut ponctué par divers colloques internationaux (« *Monde Méditerranéen et Culture Anglo-Saxonne* » [1995] ; « *Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée* » [1997] ; « *D'un Sud à l'autre : des rives de la Méditerranée au Golfe du Mexique* » en partenariat avec *University of Southern Mississippi* et *The International Studies Colloquium*) et publications tournant autour du rapport USA/Méditerranée : « *Épiphanies méditerranéennes dans la littérature américaine* » in *Cahiers de l'Université de Perpignan*, n° 20 (2^{ème} semestre 1995) ; « *Goût/dégoût de la Méditerranée dans la culture et la littérature américaines* » in *Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée* (Perpignan : PUP, 1998) ; « *Et in Arcadia Ego : H. D. Thoreau, un transcendantaliste méditerranéen* » in *Profils Américains* n°10 (1999) ; « *Le Nouveau Monde au miroir de la Méditerranée : essai de géopoétique* » in *L'Université de Perpignan (1350-2000) : Tradition humaniste et modernité scientifique* (Perpignan : PUP, 2001) ; « *Rythmes et lumières de la Méditerranée dans la littérature du Nouveau Monde* » in *Rythmes et Lumières de la Méditerranée* (Perpignan : PUP, 2003), etc.

XX^e ont écrit des romans ayant pour cadre l’Italie)⁴ avait entraîné moins un changement d’orientation que l’approfondissement et l’élargissement du domaine de prédilection initial : nous sommes passés du Sud américain au Sud originel, à l’*Ur-Sud*, en quelque sorte : la Méditerranée. Rappelons-le avec force, « l’Amérique commence en Méditerranée, au cœur de l’Ancien Monde, à Venise, à Gênes, dans l’aventure des parfums, des soies, des épices » (Fraïssé 25). Épisode de l’histoire de la « mondialatinisation », c’est-à-dire de « la dilatation planétaire de l’Occident latin » (Chaunu 5), le processus débouchant sur la découverte et la colonisation de l’Amérique n’est en réalité qu’une extension du dynamisme du monde méditerranéen à la charnière du XV^e et du XVI^e siècles. La primauté et le rôle pionnier des navigateurs, des découvreurs et des aventuriers italo-ibériques est un fait incontestable, mais leur importance a quelquefois été minimisée par une historiographie anglo-centrée. La dette originelle de l’Amérique à l’égard du *Mare Nostrum* n’est reconnue qu’avec une certaine réticence car les États-Unis se veulent et s’affirment *WASP*, c’est-à-dire anglo-saxons, protestants de race blanche, ce qui implique le rejet de tout ce qui rappelle une Méditerranée – tiers-monde avant la lettre – pourvoyeuse d’immigrants dont l’intégration mettait à mal le bon fonctionnement du creuset américain et en péril le bel édifice politique et social conçu par les Pères Fondateurs. Ainsi, le poids des préjugés, de la tradition ou de l’idéologie a parfois conduit à une occultation graduelle voire à une condamnation sans appel de toute référence au substrat méditerranéen ; les États-Unis se perçoivent comme totalement coupés de toute influence méditerranéenne et prétendent même fonder leur spécificité sur le rejet du « lien à l’Europe méditerranéenne d’où est issue notre culture [...]. Elle incarne toute cette Altérité contre laquelle le monde anglo-saxon essaie de se définir et la culture protestante de justifier son existence » (Fiedler 301, nous traduisons). Dénier voire forclusion, au sens lacanien désormais classique de « rejet primordial d’un signifiant fondamental hors de l’univers

4. Au XX^e siècle feront le voyage Hamlin Garland, Ellen Glasgow, Theodore Dreiser, Edith Wharton, Sinclair Lewis, Louis Bromfield, Thornton Wilder, Francis Scott Fitzgerald, Willa Cather, John Dos Passos, Ernest Hemingway, Ezra Pound, William Faulkner, etc.

symbolique du sujet » (Laplanche), démentis par les faits et plus encore par les productions de l'imaginaire : art en général, mythes et symboles en particulier. Ainsi, comme le fait remarquer J.-F. Mattéi : « Le Nouveau Monde a placé son hégémonie sous le double chiffre de l'Ancien : le Pentagone, qui protège sous terre les secrets de la puissance américaine, et le Pentagramme, qui déploie à la face du ciel les cinquante sceaux de la bannière étoilée » (117). Cette observation, qui ne manquerait pas de surprendre maint citoyen américain, confirme que l'Amérique n'échappe pas davantage que le Sujet à l'implacable logique lacanienne selon laquelle « je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas » (*Écrits I* 277). Ainsi, une partie de la vérité de l'Amérique se trouverait là où elle ne peut ou ne veut se penser sciemment : du côté du *Mare Nostrum*, son refoulé, le chapitre censuré de son histoire collective.

Jusqu'à une date récente, les préjugés de l'Anglo-Amérique à l'égard du legs méditerranéen n'ont guère été remis en question par les milieux universitaires en France où les études américaines, longtemps conçues comme une simple province des études anglaises, ont tout naturellement relayé cet a priori originel. Or, c'est précisément ce parti pris anglo-saxon à l'égard de la composante méditerranéenne de la culture et de la civilisation du Nouveau Monde que l'appartenance à une université méridionale, située aux portes de l'Espagne et au bord de la Méditerranée, permettait de corriger. Cette situation excentrée et périphérique a favorisé un changement de perspective, c'est-à-dire à la fois pas grand chose – un simple écart, une *paratopie* – et beaucoup, parce qu'une perspective différente ou décalée peut, à l'instar de l'anamorphose en peinture⁵ faire surgir un nouvel objet (l'exemple canonique étant *Les Ambassadeurs* peints par H. Holbein en 1533). Il est donc des écarts féconds, et le pas de côté permettant de se placer au point de vue de la Grande Bleue gréco-latine a contribué à décoloniser le regard que l'on portait jusqu'alors sur l'Amérique. Ce changement d'optique radical a permis de passer d'une vision monocentrée perce-

5. En peinture, l'anamorphose ou perspective dépravée « se dit d'une projection monstrueuse ou d'une représentation défigurée de quelque image qui est faite sur un plan et qui néanmoins, à un certain point de vue, paraît régulière et faite de justes proportions. » (Baltrušaitis 164).

vant la culture d'outre-Atlantique comme une configuration apparemment organisée autour d'un unique foyer d'essence anglo-saxonne, à une représentation impliquant (comme pour l'ellipse) la présence et l'influence d'un deuxième pôle – appelons-le « Méditerranéité » – qui, pour être nié et refoulé, n'en demeure pas moins présent et actif. Décentrement radical (mais n'est-ce pas le propre de l'imaginaire que de produire un écart avec le réel, et partant, un univers autre ?) qui, en postulant l'existence d'un autre point focal généralement occulté mais néanmoins déterminant, a radicalement redressé la perspective coutumière sur la culture américaine. S'imposaient donc une révision et un remise en cause des schémas de pensée habituels ; ce fut la tâche prioritaire que s'assigna l'Équipe de Recherche sur les Cultures Méditerranéenne et Anglo-Saxonne (E.R.C.M.A.S) fondée en 1993.

Faisant fond sur la situation géographique, la vocation de carrefour culturel d'une université transfrontalière et sur le mode de pensée dialogique qu'instaure la réflexion sur la Méditerranée (« Pour concevoir la Méditerranée il faut concevoir à la fois l'unité, la diversité et les conflictualités ; il faut une pensée qui ne soit pas linéaire, une pensée dialogique qui saisisse à la fois complémentarités et antagonismes⁶ »), cette nouvelle équipe s'est fixé pour objectif de jeter un pont – dans une perspective transculturelle et transhistorique – entre d'une part, le monde anglophone et, de l'autre, le monde méditerranéen depuis l'antiquité gréco-latine jusqu'à nos jours, en explorant un domaine original, laissé en friche par les divers centres de recherche existants. L'objectif étant bien évidemment de démontrer que la Méditerranée, cette « machine à faire de la civilisation » selon la belle formule de P. Valéry, constitue précisément une des sources de la civilisation du Nouveau Monde et que l'imaginaire qui informe les plus belles manifestations de son génie littéraire et artistique y puise abondamment.

Ce programme de recherches trouva une première application avec l'organisation, dans la foulée de la célébration du cinquième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, du XXXIII^e Congrès de la SAES sur le thème de « *Monde Méditerranéen et Culture Anglo-*

6. E. Morin in Préface à B. Porcel. *Méditerranée : Tumultes de la houle* (Actes Sud, 1998) XII.

Saxonne ». Cette manifestation et les travaux qui s'ensuivirent ont permis d'explorer les domaines les plus variés : la littérature (influence de l'Italie, de la Grèce antique ou de l'Orient dans la littérature américaine classique ou contemporaine) ; les arts (nostalgie de l'Antiquité et de la pastorale dans la peinture américaine au XIX^e siècle) ; l'architecture (palladianisme, styles néo-classique, néo-grec, néo-égyptien ou encore *Greek revival* dans les plantations sudistes) ; la politique (résurgence de la symbolique et de la rhétorique de la Rome antique en période révolutionnaire) ; le cinéma (vogue du "péplum" et des grandes fresques antiques et mythologiques dans la production hollywoodienne). Il en est résulté une riche moisson d'observations, qu'il s'agisse de menus faits prenant une signification symbolique, tels que, par exemple, les échos de l'*Énéide* dans les *Magnalia Christi Americana* de Cotton Mather (« J'écris les merveilles de la Religion chrétienne fuyant les dépravations de l'Europe vers le Rivage américain ») ; la perception des Indiens comme héritiers de l'Antiquité (« leur nudité rappelle les statues grecques, leur tête évoque celle des Romains et leurs mœurs les Spartiates ou les Lacédémoniens⁷ ») ; la traduction en 1626 par G. Sandys (1578-1644), notable de Virginie des *Métamorphoses*, premier ouvrage à voir le jour sur un continent appelé à connaître plusieurs métamorphoses (à commencer par celle qui en fera les États-Unis) ou à en générer (entre autres, celle de l'Européen en un homme nouveau, « l'Américain, cet Européen dépouillé » selon la définition classique de Michel Jean de Crève-cœur) ; ou de moments décisifs dans l'histoire des idées (existence d'une Renaissance américaine qui fut aussi, au sens européen du terme, redécouverte de l'Antique et retour à certains auteurs tels Héraclite, Pythagore⁸, Lucrèce et Démocrite) ; la liste exhaustive des emprunts et des influences émanant de la civilisation méditerranéenne serait fort longue.

7. R. Creagh, « Les États-Unis sont-ils une utopie ? » in J.-J. Wunenburger, ed. *La Rencontre des imaginaires entre Europe et Amériques* (Paris : L'Harmattan, 1993) 56.

8. Pour un exemple de résurgence d'une veine pythagoricienne dans la littérature américaine, cf. « *Et in Arcadia Ego* : H. D. Thoreau, un transcendentaliste méditerranéen ».

Certes, pareil recentrage comporte, nous en sommes parfaitement conscient, le danger non négligeable de troquer un préjugé, l’anglo-conformisme, contre un autre, une certaine forme de « Méditerranéocentrisme » (Carpentier 9), mais les vertus de cette correction de cap vers le Sud l’emportent largement sur ses inconvénients éventuels et justifient amplement le risque encouru. D’ailleurs, loin d’être à sens unique, ces avantages se sont aussi exercés à notre profit, car si l’on perçoit bien ce qu’a pu apporter à l’étude et à la compréhension du Nouveau Monde cette nouvelle orientation (*grosso modo*, une meilleure connaissance du processus de sa découverte et du substrat sur lequel s’est édifiée sa culture), il faut aussi reconnaître ce que nous en avons reçu en retour. Nous y avons gagné – premier bénéficiaire – une perception affinée de la Méditerranée, un élargissement de notre horizon historique et un approfondissement du regard porté sur nous-mêmes comme sur notre environnement géographique et culturel. Première évidence : « la Méditerranée va bien au-delà de la seule Méditerranée européenne » (Porcel 378), constat qui a nous conduit à distinguer – outre « une Méditerranée occidentale [...], une Méditerranée orientale, celle des Balkans [...], et une Méditerranée arabe » (Carpentier 431) –, deux autres avatars : une Méditerranée atlantique (délimitée, entre la Péninsule ibérique, le Maghreb occidental et le véritable océan, par le quadrilatère des archipels relais : Madère, Canaries, Açores, îles du Cap Vert [Chaunu 60]) et surtout une Méditerranée américaine (les 4.500.000 km² de la mer des Caraïbes et du Golfe du Mexique). Du coup, le processus qui s’est déroulé à la charnière du XV^e et du XVI^e siècle, peut se décrire en termes de « découverte et la mise en valeur des deux Méditerranées, l’atlantique et l’américaine » (Meyer 23).

Second bénéficiaire : la reconnaissance de l’existence d’une nouvelle entité où la Méditerranée devient métaphore, c’est-à-dire en l’occurrence :

Un nom commun de la géographie désignant un climat, un genre de vie ou de construction géopolitique. Que l’on considère les spécificités du climat, et l’on trouve ailleurs qu’en Europe des méditerranées au climat comparable, en Californie, au Chili central, dans la province du Cap ou en Australie, à Perth et Adélaïde... Que l’on s’intéresse aux genres de vie,

et des cellules méditerranéennes apparaissent dans les quartiers des plus grandes villes du monde et en particulier aux États-Unis. Que l'on s'intéresse enfin à la géopolitique, et se dessine alors un modèle méditerranéen : devient méditerranée tout espace marin dit de « deuxième grandeur » (3000 à 4000 kilomètres de longueur), quasi fermé, borné de territoires peuplés et actifs, soumis chacun à la double attraction de forces opposées, celles de leur liaisons internes et celles qu'exercent des centres de décisions extérieurs (ainsi pourra-t-on dire que la France, l'Algérie et la Croatie sont méditerranéennes parce qu'elles ont la Méditerranée en commun, mais en même temps que la première est attirée par l'Union européenne, la deuxième par le monde arabe et musulman et la troisième par l'Europe centrale postcommuniste...). Alors, vus sous cet angle, peuvent apparaître d'autres ensembles. [...] Avec cette définition, les méditerranées entrent alors dans le jeu mondial : Rome n'est plus dans Rome mais à Washington, Londres, Moscou ou Riyad...

(Carpentier 10-11)

Thèse que nous avons prolongée et radicalisée en posant l'existence dans la psycho-géographie de l'Américain d'un ultime avatar : une Méditerranée imaginaire et fantasmagorique ne se réduisant ni à une géographie ni à une histoire, utopie et uchronie essentielles qui renforcent sa capacité à « étendre ses rivages jusque dans l'Iowa » (Davenport, nous traduisons). La Méditerranée n'est plus alors seulement cette mer terrestre, coincée entre l'Eurasie et l'Afrique, mais « une gigantesque éponge, imbibée de tous les savoirs » (Matvejevitch 81), la source et le conservatoire de mythes universels. Cette aire imaginaire, ce paysage intérieur de référence (*inscape*), dont les frontières ne s'inscrivent ni dans l'espace ni dans le temps mais plus profondément aux confins de la conscience, dans cette zone plus ou moins chaotique qui nourrit le monde de nos représentations, est indissolublement liée à l'idée que nous nous faisons (et les Américains avec nous) d'une civilisation autre, d'une manière d'être, d'un rythme de vie différents et peut du coup, une fois hypostasiée en *méditerranéité*, « s'acquérir ou s'hériter en tout lieu » selon la belle formule de P. Matvejevitch (243). À ce titre, la Méditerranée devient une mer de

voisinage dont les Américains sont aussi, métaphoriquement, les riverains :

« Vous avez raison sur ce point. Nous sommes méditerranéens. Jamais je ne suis allé en Grèce ou en Italie, mais je suis certain que je m'y sentirais chez moi, à l'aise, sitôt débarqué. » Et c'était vrai, pensais-je. La Nouvelle-Orléans ressemble à Gênes ou à Marseille, ou encore à Beyrouth ou à Alexandrie plus qu'à New York, bien que tous les ports de mer se ressemblent entre eux plus qu'ils ne peuvent ressembler à aucune ville de l'intérieur. Comme La Havane et Port-au-Prince, La Nouvelle-Orléans gravite autour d'un monde hellénistique qui, jamais, n'a été en contact avec l'Atlantique nord. *La Méditerranée, les Caraïbes et le golfe du Mexique forment une mer homogène, encore que morcelée.*

(Liebling, nous traduisons et soulignons)

Certes, les aveux ou les prises de conscience d'une telle clarté sont relativement rares, car le rapport Amérique/Méditerranée relève davantage de l'ordre de l'inconscient et du fantasme que de la pensée claire et rationnelle : essentiellement vécues sur le mode imaginaire, ces relations sont marquées par une fondamentale ambivalence où l'attirance et l'attraction le disputent à l'aversion et à la répulsion. La Méditerranée, et tout ce qui s'y rattache (Catholicisme, éthique, mœurs, sexualité, goûts alimentaires, etc.), a fait l'objet dans la culture du Nouveau Monde d'un refoulement primaire qui est une des sources de l'inconscient américain. La Méditerranée, mer intérieure, au mitan des terres, n'était-elle pas particulièrement apte à symboliser cette part d'obscurité qui est en l'homme ? Elle est au fond, par sa position géographique, l'homologue du Ça, ce bassin intérieur et réservoir premier de l'énergie psychique. La *Mare Nostrum* devient alors *Mare Tenebrosum*, l'équivalent du pôle pulsionnel de la personnalité. Aussi, les diverses résurgences de la « Méditerranéité » pourront-elles souvent s'interpréter en termes d'irruption d'un substrat culturel enfoui symbolisant tout ce qui est “*un-American*” (au double sens de « non-américain » et d'anti-américain que cette épithète a pris outre-Atlantique). Dans bien des cas, ce phénomène s'apparenterait une sorte de retour du refoulé : un « Ça » méditerranéen traverserait les défenses que lui oppose un « Surmoi » puritain, impression renforcée par le

constat indéniable que les relations entre l'Amérique et le monde méditerranéen s'inscrivent, dès le départ, dans la dialectique fondamentale du désir et de l'interdit, de la Loi et de sa transgression : par exemple, la Méditerranée incarne une relation au corps, à la sensualité et à la sexualité contre laquelle se sont insurgées et érigées une société et une culture anglo-saxonnes et protestantes. Dans le même ordre d'idées, la Méditerranée représente aussi une certaine forme d'hédonisme sinon parfois de licence et d'exubérance foncièrement étrangères à la mentalité puritaine plutôt répressive à l'égard des plaisirs des sens. Dans un tel contexte, rêver à la Méditerranée, l'évoquer ou naturellement séjourner dans un des nombreux pays que baignent ses flots, sera toujours aller à rebours de certains tropismes fondamentaux de la culture américaine ; prendre le contre-pied de principes fondateurs et de tendances caractéristiques⁹. L'accès à la Méditerranée permet à l'Américain de se dépayser de lui-même, car la (re)découverte du *Mare Nostrum* est placée sous le signe du retour et de la régression sinon de la transgression.

Retour vers quoi ? Réponse diverse : tout d'abord, bien évidemment, retour aux sources, aux origines, c'est-à-dire finalement et fatalement au corps, au langage du corps et à l'intimité. « Trop de dehors pas assez de dedans » a-t-on dit de l'Amérique ; à l'inverse, les pays méditerranéens offriront toutes les séductions – et répulsions – de la proximité, de l'intériorité, voire de la promiscuité. Évoquons, par exemple, le protagoniste de *La Méprise* de V. Nabokov qui déambule dans les rues de [Per]Pignan « écrasé par la foule méridionale » et accablé par de « riches odeurs nauséabondes » (216). Intimité sociale et corporelle (liée au contact, au toucher, à l'odorat), mais aussi culturelle : elle se traduit alors par la présence palpable de l'art et du passé.

La Méditerranée incarne aussi, pour la psyché américaine, la possibilité de quitter la tyrannie rassurante, parce que depuis longtemps familière, du mode géométrique, linéaire et mécanique pour s'exposer au risque du chaotique, de l'amorphe, du tortueux et, ultime

9. Cf. les variations sur le « thème international » dans l'œuvre de N. Hawthorne et celle de H. James.

étape, de l’instinctuel¹⁰. S’offre alors la possibilité de régresser vers le premier *cogito*, celui qui hume, goûte, palpe et entend, « le *cogito* radical et perdu » (*Poétique* 125) d’avant le sujet pensant – l’anté-sujet – qui fait de l’environnement le complément d’objet direct des verbes humer, goûter, palper, ouïr et substitue à la formule le monde est ma représentation « le monde est mon appétit » (Bachelard, 152). La Méditerranée sera ainsi le terrain de la sensualité permise, ou plutôt reconquise, et d’un certain hédonisme : s’y inaugure ou s’y parfait l’éducation des sens et notamment du goût et de l’odorat à travers l’initiation aux saveurs et aux senteurs les plus diverses, les plus ordinaires comme les plus subtiles et les plus profondes « qui touche[nt] aux morts et à leur pourriture » (M. Serres, 178). Donc réveil des sens et des sensations qui passeront des nourritures terrestres aux nourritures spirituelles, des nourritures de l’art à la cuisine complexe du sens : l’Américain s’ouvre alors à un monde complexe et déroutant de codes, de rituels et de significations d’ordre social ou culturel, à la nécessité d’opérer des distinctions ou des discriminations subtiles et ténues, condition première de cette – *aisthêsis* – faculté de juger, qui est, ne l’oublions pas, indissolublement liée à la Méditerranée :

c’est d’abord en Italie et en Espagne que le terme goût acquiert une pertinence dans la désignation d’une faculté nouvelle, habilitée à distinguer le beau du laid et à appréhender par *le sentiment (aisthêsis)* immédiat les règles d’une telle séparation – de cette *Krisis*.

(Ferry 27)

En tant qu’espace culturel, le monde méditerranéen joue d’ailleurs pour maint artiste américain le rôle d’un bassin « d’archaïsmes anticipateurs » (Debray 163) où l’on fait retour physiquement ou symboliquement pour trouver l’inspiration. C’est là une thématique

10. Les observations suivantes s’appuient sur l’analyse d’œuvres contemporaines telles que : Gary Paul Nabhan. *Songbirds, Truffles, and Wolves : An American Naturalist in Italy* (Harmondsworth: Penguin Books, 1994) ; Frances Mayes. *Under the Tuscan Sun: At Home in Italy* (New York: Broadway Books, 1996) et *Bella Tuscany: The Sweet Life in Italy*, (New York: Broadway Books, 1999) ; Pat Conroy. *Beach Music* (Paris : A. Michel, 1996). On en trouvera le détail dans les articles référencés en note 3.

fréquemment exploitée dans la fiction américaine : le voyage en Italie, en Grèce ou en Espagne comme retour aux sources du désir, de la pensée et de l'art.

La signification profonde de ces résurgences aussi surprenantes qu'inattendues de l'univers méditerranéen dans la fiction classique ou moderne du Nouveau Monde, se rattacherait, en dernière analyse, aux contradictions internes fondamentales auxquelles l'Amérique s'est trouvée confrontée lorsqu'elle est devenue une nouvelle entité (les États-Unis d'Amérique) dont l'identité s'est en grande partie construite sur le rejet de « l'Europe orgueilleuse et tyrannique » (Ph. Freneau). Elles témoignent notamment de l'existence sous le glacis d'une Amérique matérialiste, technologique, industrielle et industrielle, d'une autre Amérique, païenne, antique et bucolique¹¹. Ainsi, la fascination que la Méditerranée a toujours exercée sur l'Américain est indissolublement liée à l'idée qu'il s'est faite, et continue à se faire, à tort ou à raison, d'une civilisation autre où le monde méditerranéen représente alternativement – par rapport à une culture façonnée par le protestantisme ou le puritanisme, la répression et le refoulement, la rigueur et l'ordre –, le paganisme et le catholicisme, la pulsion et le désir, l'extravagance et la subversion.

C'est dans cette optique qu'il faut interpréter les résurgences ou épiphanies de la civilisation née sur le pourtour de la *Mare Nostrum* dans la littérature américaine. On peut les résumer sous la forme de quelques constantes fondamentales ; nous en évoquerons deux : c'est tout d'abord, la nostalgie toujours vivace de la Pastorale (qui recouvre en fait soit le mythe païen de l'Âge d'Or soit le mythe chrétien de l'Éden). Elle se traduit par le *topos* classique de la fuite hors de la société urbaine, industrielle et technologique, et de la quête du bonheur dans un cadre bucolique où l'Américain rejoue le scénario mythique de l'*Homo pastoralis* (l'ermite de Walden, H. D. Thoreau, en est le parfait exemple). Se greffe sur ce lieu commun, le thème fort rebattu du second départ, d'une nouvelle vie et d'une tentative de régénération au sein d'une nature vierge servant de refuge et d'asile. On retrouve là

11. Cf. P. Carmignani. « Le Bâton et le glaive : Lecture symbolique d'un conte de N. Hawthorne », *Profils Américains*, n° 1 (1991).

la manifestation d'un double tropisme caractéristique de la psyché et de la culture américaines : d'une part, un irrésistible dynamisme, facteur d'extroversion et de rêveries de volonté, qui s'exprimera dans la conquête de l'Ouest et dans le mythe de la Frontière et, d'autre part, un mouvement de repli, placé sous le signe de l'introversion et du psychisme involutif qui serait lié aux rêveries du repos enraciné, chères à G. Bachelard, et au mythe du retour aux origines. Mais ce peut être aussi, plus subtilement, la nostalgie d'un monde autre où le conflit entre culture et nature serait aboli, où rien n'entraverait le jeu des instincts et l'expression d'un Moi souverain, d'où cette volonté d'échapper à la condition commune qui détermine mainte rébellion. *L'homo americanus* insatisfait tout comme « le protestant qui proteste contre le protestantisme » (Bleikasten 296) postulent bien souvent l'existence d'un temps et d'un lieu radicalement autres, incarnés par l'univers méditerranéen, antidote à la rigueur et à la sévérité puritaines. D'où cette quête d'un ailleurs où s'abolit le conflit de l'instinctuel et du culturel, où Éros peut se donner carrière sans être en butte à la répression. Pour ne citer qu'un exemple, celui de W. Faulkner, ce lieu convoité est par excellence la Grèce antique, « âge non seulement préchrétien, mais aux antipodes du christianisme et de son monde de péché et de culpabilité » (296). Le monde méditerranéen devient ainsi cette autre scène imaginaire où peuvent se déployer tous les fantasmes, et la Grèce, pays de la lumière, attise paradoxalement les représentations de la part d'ombre, instinctuelle et inquiétante, disons le dionysisme latent, qui réside en l'homme.

Enfin, pour l'Américain, la Méditerranée a pour effet de rendre la conscience plus riche et plus complexe ; c'est par excellence le lieu où les représentants du Nouveau Monde peuvent faire l'expérience de ce que le critique T. Tanner nomme excellemment, par opposition au Transcendantalisme, le *descendantalisme*, c'est-à-dire une plongée dans l'épaisseur du temps et de l'histoire, dans les profondeurs glauques de l'expérience et les recoins obscurs de l'inconscient, dans le tourbillon vertigineux du péché, de la corruption et de la dissolution. Le pèlerinage à rebours vers la Méditerranée – mouvement horizontal d'Ouest en Est – s'accompagne alors d'un mouvement vertical vers l'*archè*, l'originel et l'instinctuel. L'Américain, dont J. de Crèveœur faisait un « Européen dépouillé », y retrouve ses

dépouilles, ses défroques et y éprouve « le sens du gouffre » (G B *Poétique*, 128).

Il apparaît clairement que l'imaginaire américain répond à un second tropisme le mettant aux prises avec une culture méditerranéenne à laquelle le lient des relations complexes : convergences, osmose, mais aussi antagonismes et rejets. Preuve que, si ténu soit-il, le lien avec le *Mare Internum* n'est toujours pas rompu et que, dans la psycho-géographie de l'Américain, l'univers méditerranéen, antidote à la sévérité et à la répression puritaines, demeure source de fantasmes et promesse de réconciliation du corps et de l'esprit.

Enfin, ultime bénéfice, adopter un point de vue méditerranéen permet de mieux percevoir à la fois le passé de l'Amérique et son présent, marqué par le phénomène d'une hispanisation galopante qui fait de la Floride et du Texas des enclaves hispaniques, de l'espagnol la deuxième langue parlée aux États-Unis et marque, ironie de l'histoire, le retour en force des minorités *latino* de l'Amérique du Sud, ambassadeurs malvenus d'une culture et d'une civilisation aux racines indéniablement méditerranéennes que les *Yankees* espéraient avoir définitivement refoulées aux marges de leur empire et aux confins de leur conscience collective.

Aujourd'hui, l'exploration de ce champ de recherche, résultat d'un ravolement inattendu, qui a donné naissance à une nouvelle équipe d'accueil – le VECT-*Mare Nostrum*¹² – vise un double objectif :

1. la réhabilitation du Sud ou plutôt des Suds, trop souvent perçus comme des « copie[s] ratée[s] du nord » (Cassano 115) : il s'agit de « rendre au Sud son ancienne dignité de sujet de la pensée » (6) ;
2. la promotion d'une pensée méridienne. Concept emprunté à F. Cassano, même si A. Camus pourrait à bon droit en revendiquer la paternité. De quoi s'agit-il ? Pour tenter de caractériser ce concept, on

12. *Voyages, Échanges, Confrontations, Transformations : Parcours méditerranéens de l'espace, du texte et de l'image*. Équipe d'accueil forte d'une cinquantaine d'enseignants-chercheurs et d'une centaine de doctorants.

peut mettre en avant deux propriétés ; c’est tout d’abord un mode de pensée qui s’inspire de l’épistémologie de la mer :

La pensée méridienne, c’est cette pensée que l’on commence à sentir en soi là où commence la mer, quand la rive interrompt les intégrismes de la terre – in primis, celui de l’économie et du développement –, quand on découvre que la frontière n’est pas un lieu où le monde finit, mais où les différences se touchent et où le jeu du rapport à l’autre se fait difficile et vrai. En effet, la pensée méridienne est née sur la Méditerranée, sur les côtes de la Grèce, quand la culture grecque s’est ouverte aux discours contradictoires, aux *dissoi logoi*. Au début, il n’y a jamais l’un, mais le deux ou les plusieurs¹³.

Que nous apprend la mer ? Une subtile dialectique du proche et du lointain, de l’identité et de la différence, de la permanence et du changement, de la séparation et de la relation :

La mer sépare les continents, et du même coup elle est la voie de communication qui les relationne ; grâce à l’obstacle qui devrait les isoler (et non point : malgré cet obstacle), les hommes pourront aller ailleurs et, en outre, échanger leurs marchandises, circuler et négocier, trouver un emploi aux véhicules de l’humaine mobilité. Comme l’espace, le temps est ce qui à la fois disloque et réunit, éloigne et rapproche.

(Jankélévitch 36)

La mer « entraîne l’intellect à la mobilité, à la pluralité, elle l’oblige à passer de rivage en rivage et de peuple en peuple » (Cassano 36) aussi la pensée méridienne qui s’en inspire est-elle ouverte aux contradictions, pleine de ressources et apte aux médiations. À la différence de la raison étroite et sectaire, la pensée méridienne ne tranche ni ne retranche mais relie et intègre ; c’est une raison plus ample et plus compréhensive que la raison raisonnante ; elle essaie de penser

13. P. Matvejevitch. Préface à l’essai de Franco Cassano. *La Pensée méridienne* (La Tour d’Aigues : Éditions de l’Aube, 1998) 8.

ensemble, c'est-à-dire de manière complémentaire, les oppositions afin de les dépasser au lieu de les exacerber.

C'est aussi, deuxième caractéristique fondamentale, une pensée qui se souvient des origines et notamment, du fait, primordial, que les deux puissances tutélaires de la sagesse antique sont Apollon et Dionysos. Il faut, en conséquence, reconsidérer leur rapport et modifier la caractérisation qu'en propose F. Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie* (1872) où Apollon, par opposition au déchaînement dionysiaque, serait le symbole de la mesure, de la maîtrise rationnelle et de la sérénité. Ainsi, Apollon serait associé au monde de l'art compris comme libération alors que Dionysos représenterait la connaissance, l'intuition de la douleur du monde. En fait, contrairement au parti pris de Nietzsche, la prééminence doit être accordée à Apollon plutôt qu'à Dionysos ; Apollon est certes maître des arts et dieu lumineux de la splendeur solaire, mais il y a en lui quelque chose de terrible, un élément de férocité. L'étymologie même d'Apollon, selon les Grecs, suggère la signification de « celui qui détruit totalement » (Colli 21). La destruction, la violence différée est typique d'Apollon (en témoignent ses épithètes : « celui qui frappe de loin », « celui qui agit à distance » et son double attribut : l'arc, qui désigne son action hostile, et la lyre, qui désigne son action bienveillante vs. les attributs de Dionysos : la balle et la toupie). En outre, depuis la parution de *La Naissance de la tragédie*, a été mise en évidence l'origine asiatique et nordique du culte d'Apollon. Donc, Apollon n'est pas le dieu de la mesure, de l'harmonie, mais le dieu de l'exaltation et de la folie (*mania*). En conséquence, Apollon et Dionysos, sont deux divinités fondamentalement en affinité qui se manifestent à travers la *mania* et révèlent ainsi que la *folie est la matrice de la sagesse, que la démence est condition de la sagesse*. En effet, comme nous le rappelle les philosophes antiques, la folie est intrinsèque à la sagesse grecque. Ainsi, « en Grèce, le mysticisme et le rationalisme ne seraient pas deux choses antithétiques, mais devraient plutôt être compris comme deux phases successives d'un phénomène fondamental » (Colli 76). Il faut donc tenir ensemble les deux termes de cette opposition : « Apollon et Dionysos, ordre diurne et désordre nocturne, deux instances nécessaires à la vie de l'imaginaire, mortifères si elles sont prises

isolément, car génératrices d’un excès (d’ordre ou de désordre), vivifiantes dans leur dialectique. » (Thomas 99).

Puisque sa fonction première est de jeter des ponts, d’établir des liaisons, cette pensée méridienne, qui s’oppose à « une notion insulaire de l’homme, retranché de la nature et de sa propre nature » (Morin 212), est à mettre en rapport avec les réflexions de divers penseurs contemporains G. Bataille, R. Caillois et E. Morin, entre autres, qui, avec leurs notions respectives d’hétérologie¹⁴ et de logique paradoxale (une logique d’antagonismes ou dialogique)¹⁵ s’efforcent de proposer une rationalité autre : à une pensée qui isole et sépare, il faut substituer une pensée qui distingue et relie, une pensée du complexe dont les termes sont ouverts inévitablement l’un à l’autre de façon complexe, c’est-à-dire à la fois complémentaire, concurrentielle et antagoniste.

La confrontation nécessaire avec une pensée mythique, figure adverse de la rationalité appelée à prouver sa maîtrise par les voies de l’abstraction, nous invite à affirmer la parité à part entière de l’intelligence rationnelle et de la sagesse mythologique. Il faut, à l’instar du Grec qui « portait haut ses deux têtes, signe de son évidente supériorité sur la foule des monocéphales » (Détienne 222), prendre conscience de notre nature bicéphale. Comme le déclarait R. Caillois « Le labyrinthe est grec autant que l’Acropole ».

Il convient de prendre en compte une complexité fondée à la fois sur la relation et l’opposition, « permettant de renouer avec l’entrecroisement inextricable de l’identité et de l’altérité, de l’unité et de la pluralité, de la répétition et du changement » (Wunenburger 13). En d’autres termes, le temps est venu de mettre sur pied une rationalité

14. Sur cette notion, cf. P. Carmignani. “Archéologie du ‘tout autre’ : l’hétérologie selon saint Bataille” in Groupe H³. *Hétérologies : pour une dé-neutralisation de la critique littéraire et artistique* (Perpignan : PUP, 2006).

15. Principe dialogique : « le néologisme se justifie car le terme de dialogue est insuffisant pour exprimer la conflictualité entre les instances constitutives et dialectique ne rend pas compte de la persistance de l’opposition dualiste au sein de l’unité. Le dialogique rendra compte du fait que deux ou plusieurs logiques différentes sont liées en une unité, de façon complexe, sans que dans la dualité se perde dans l’unité : *unitas multiplex* » (Thomas 137) .

alternative, une logique paradoxale qui accepte les contradictions, les conflits et les oppositions : « Le propre d'une pensée paradoxale est de s'interdire la tentation d'annuler la contradiction non plus un piège mais un véritable levier pour défier l'intelligibilité simple¹⁶ ».

Donc, pour résumer cette nouvelle orientation et son nouvel objectif : la pensée méridienne, c'est une pensée capable de concevoir à la fois l'unité, la diversité et les conflictualités. Vaste programme, qui nous a reconduit, par une voie détournée, à reconsidérer une problématique cruciale : l'opposition Nord/Sud dont l'enjeu majeur reste aujourd'hui encore celui qu'évoquait en 1853, dans *De la Démocratie en Amérique*, le premier des américanistes avant la lettre, Alexis de Tocqueville : « La civilisation du Nord est-elle destinée à devenir la mesure commune sur laquelle tout le reste doit se régler un jour ? ».

Ainsi, par un processus de « déterritorialisation » commun à notre double problématique, la boucle s'est bouclée, qui nous a conduit du Yoknapatawpha, de la Sudité (« En fait, il est à peu près clair maintenant que le Sud est une province de l'esprit, c'est-à-dire non seulement qu'on peut être "sudiste" n'importe où, mais que le Sud, en tant que province, se trouve à peu près où l'on voudra¹⁷. ») à la Méditerranéité, qui peut « s'acquérir ou s'hériter en tout lieu » selon la belle formule de P. Matvejevitch, auteur du *Bréviaire méditerranéen* (243). Aussi l'article de foi que nous nous efforçons de propager émane-t-il de la conviction que :

Nous devons retrouver l'essence profane de la Méditerranée
qui est dans l'ouverture, la communication, la tolérance et la

16. Wunenburger 189. Cette approche est à mettre en rapport avec la logique contradictoire de G. Durand : « logique du tiers non exclu, tiers qui met les deux autres termes en relation à travers sa capacité de médiation ; mode polythéiste où les opposés sont tenus en tension sans qu'aucun ne soit annulé » (Thomas 148-149) .

17. M. Gresset. "Oublier ? Jamais !" in P. Carmignani. *Les Portes du Delta : Introduction à la fiction sudiste et à l'œuvre romanesque de Shelby Foote* (Perpignan : PUP, 1996) 3.

rationalité. Nous devons nous reméditerranéiser comme citoyens de la communication et citoyens de la complexité¹⁸.

Il convient donc de sortir des sentiers battus et de perdre sciemment le nord par rapport auquel nous avons pris l’habitude de nous orienter pour tenter, comme nous y encourage M. Serres, de nous « occidenter par le Sud » (38) afin de relever un double défi : le premier consiste à « construire des liaisons et des contacts, à construire des ponts, à transformer en *pontos* cette mer haute et difficile » (Cassano 37). En *pontos*, c’est-à-dire en mer reliant les hommes entre eux et les rivages lointains. Le second, plus audacieux encore, nous invite à « cesser de penser le Sud à la lumière de la modernité pour penser au contraire la modernité à la lumière du Sud. » (5) car s’il est vrai, selon E. Morin, que « la pensée du Nord-Anglo-Saxon est faite pour aménager, traiter la prose de la vie, les problèmes d’organisation techniques, pratiques, quantifiables. Or la prose fait survivre alors que la poésie est vivre », une pensée méridionale a sur la première l’avantage inestimable et décisif « d’intégrer en elle l’art de vivre, la poésie de la vie » (Porcel XIII).

OUVRAGES CITÉS

BACHELARD, Gaston. *La Poétique de la rêverie*. Paris : PUF, 1960.

BACHELARD, Gaston. *La Terre et les rêveries du repos*. Paris : J. Corti, 1948.

BALTRUSAITIS, Jurgis. *Anamorphoses*. Paris : Flammarion, 1996.

BARTHES, Roland. *Essais critiques I*. Paris : Le Seuil, 1964.

BARTHES, Roland. *Essais critiques IV : le Bruissement de la langue*. Paris : Le Seuil, 1984.

BARTHES, Roland. *S/Z*. Paris : Le Seuil, 1970.

18. E. Morin in Préface à B. Porcel. *Méditerranée : Tumultes de la houle* (Actes Sud, 1998) XIII.

- BELLEMIN-NOËL, Jean. *Psychanalyse et littérature*. Paris : PUF ("Que sais-je ?"), 1978.
- BLANCHOT, Maurice. *Le Livre à venir*. Paris : Gallimard, 1959.
- BLEIKASTEN, André. *Parcours de Faulkner*. Paris : Ophrys, 1982.
- CARMIGNANI, Paul. *Les Portes du Delta : Introduction à la fiction sudiste et à l'œuvre romanesque de Shelby Foote*. Perpignan : PUP, 1996.
- CARPENTIER, Jean & François LEBRUN. *Histoire de la Méditerranée*. Paris : Le Seuil, 1998.
- CASSANO, Franco. *La Pensée méridienne*. Éditions de l'Aube, 1998.
- CHAUNU, Pierre. *Conquête et exploration des nouveaux mondes*. Paris : PUF, 1969.
- CHENETIER, Marc. *Au-delà du soupçon : la Nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*. Paris : Le Seuil, 1989.
- COLLI, Giorgio. *La Naissance de la philosophie*. Paris-Tel-Aviv : Éd. de l'Éclat, 2004.
- COMPAGNON, Antoine. *Le Démon de la théorie : Littérature et sens commun*. Paris : Le Seuil, 1998.
- DAVENPORT, Guy. *The Geography of the Imagination*. New York : Pantheon Books, 1981.
- DEBRAY, Régis. *Vie et mort de l'image*. Paris : Gallimard, 1992.
- DETIENNE, Marcel. *L'Invention de la mythologie*. Paris : Gallimard, 1981.
- DURAND, Gilbert. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Bordas, 1969.
- FERRY, Luc. *Homo aestheticus*. Paris : Grasset, 1990.
- FIEDLER, Leslie A. *Love and Death in the American Novel*. Harmondsworth: Penguin Books, 1984.
- FONTANIER, Pierre. *Les Figures du discours*. Paris : Flammarion, 1986.

- FRAÏSSE, Marie-Hélène. *Aux commencements de l’Amérique*. Actes Sud, 1999.
- JAKOBSON, Roman. *Essais de linguistique générale*. Paris : Le Seuil, 1963.
- JANKELEVITCH, Vladimir. *La Mort*. Paris : Flammarion, 1977.
- LACAN, Jacques. *Écrits I*. Paris : Le Seuil, 1966.
- LAPLANCHE, Jean & Jean-Baptiste PONTALIS. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1976.
- LAWRENCE, David H. *Études sur la littérature classique américaine*. Paris : Le Seuil, 1945.
- LIEBLING, Abbott J. *The Earl of Louisiana*. New York: Simon and Schuster, 1961.
- MATTEI, Jean-François. *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris, PUF (“Que sais-je ?”), 1993.
- MATVEJEVITCH, Pedrag. *Bréviaire méditerranéen*. Paris : Payot, 1995.
- MEYER, Jean. *L’Europe et la conquête du monde*. Paris : A. Colin, 1996.
- MORIN, Edgar. *Le Paradigme perdu*. Paris : Le Seuil, 1973.
- NABOKOV, Vladimir. *La Méprise*. Paris : Gallimard, 1991.
- PORCEL, Baltasar. *Méditerranée : Tumultes de la houle*. Actes Sud, 1998.
- SERRES, Michel. *Les Cinq Sens*. Paris : Grasset et Fasquelle, 1985.
- SERRES, Michel. *Le Tiers-Instruit*. Paris : Gallimard, 1991.
- THOMAS, Joël, ed. *Introduction aux méthodologies de l’Imaginaire*. Paris : Ellipses, 1998.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. *La Raison contradictoire*. Paris : A. Michel, 1990.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques, ed. *La Rencontre des imaginaires entre Europe et Amériques*. Paris : L’Harmattan, 1993.